Stendhal, Napoléon

- ET LES -

Femmes.

La ville dont Stendhal eut le plus abhorration au monde, sa ville natale, Grenoble, s'est bien vengée de lui par tous ces fragments inédits du Maître que sa Bibliothèque intarissable fournit à l'implacable zèle Stendhalien ! Il n'y reste, nous assure M. Jean de Mitty, qu'un carnet où Stendhal nota les effets, et diverses médecines... Après la publication de ce carnet - nul doute qu'on nous en favorisera, - ce sera donc fini.

Les fragments sur Napoléon, l'Italie, l'Angleterre, Molière, etc. que M. Jean de Mitty vient de publier à la librairie de la Revue Blanche sont d'ailleurs fort intéressants, surtout les premiers, M. de Mitty les accompagne de notes curieuses et d'une élégante et subtile préface. Elle est illustrée d'effigies de Beyle, par qui l'on peut constater qu'il ne fut point beau.

Un ventre proéminent, des jambes courtes, un cou épais, le teint fortement coloré, tel apparaissait M. de Stendhal... Mais cette impression, dont Henry Monnier a fixé le souvenir, n'était que passagère.

Un front puissant, encadré d'abondants cheveux noirs, disposés selon la mode du temps; de gros favoris taillés avec art et se rejoignant en collier sous le menton; un regard pénétrant, volontaire, souvent ironique et toujours observateur; une bouche fine, un sourire malicieux; de belles mains patriciennes et des ongles longs, polis et pointus corrigés avec un rare bonheur (dit M. de Mitty), tout ce que l'embonpoint pouvait avoir de fâcheux.

Pour compléter le portrait ajoutons encore que l'appareil avec lequel M. de Stendhal accomplissait sa prodigieuse œuvre de boulevard était le plus élégant et le plus somptueux que se pouvait voir.

Une redingote d'allure noble, satisfaisant à la fois aux exigences du dandy et à la correction diplomatique, et qui, à consulter l'esthétique de l'époque, devait être bleu barbeau à boutons d'or et à col de velours, en serrait amoureusement la taille. Un gilet de soie aux revers dits "revers à la Robespierre", une haute et vaste cravate qu'illustrait une épigle de prix; une culotte ajustée, accusant la fine cambrure du jarret; des escarpins vernis; un mouchoir de baste imbibé de senteurs, quelques breloques et un jonc flexible à pomme en cornaline complétaient de précieuses manières ce brillant équipage.

Il n'est pas sûr que M. Jean Mitty, dont l'ironie est subtile, ne se moque un peu à la fois de son héros et de nous-mêmes; car ce gros homme ainsi paré évoque l'idée d'un des bourgeois ridicules de Balzac, d'un Crevel.

Les fragments sur Napoléon faisaient partie des Mémoires sur Napoléon, mais furent supprimés par Mérimée, à qui l'exécuteur testamentaire de Stendhal, Kaoul Colomb, porta le manuscrit. Mérimée supprima ainsi tout le plus vivant et le plus savoureux de l'œuvre, (entre cent autres, le mot cynique de l'Empereur: "J'ai cent mille hommes de rente").

Le général est fort étonné et encore plus fâché. Le soir, trouvant le duc d'Orléans et un conseil chez l'Empereur, il lui dit: "Vous savez sans doute, mon général, que je suis obligé de donner avis de votre dîner à la police, pour qu'il y ait quelqu'un ?"

"Le ministre s'excuse, mais ne se relâche point de la condition nécessaire. Le général s'indigne.

Enfin Fonché lui dit, comme par inspiration: "Voyons votre liste!"

"Le général la lui donne. A peine le ministre est-il au tiers des noms qu'il se met à sourire, et lui rendant la liste: "Il n'est pas besoin que vous invitiez d'incriminer."

"Et les vingt invités étaient tous de grands personnages."

"L'empereur voulut marier sa cour en deux ans; rien ne rend plus esclave."

"En 1808, il faisait dire à un riche bijoutier de Paris qui avait trois filles: "Le général N... épouse de vos filles, à qui vous donnez cinquante mille écus."

"Le père éperdu, qui avait quelque accès aux Tuileries, vint lui demander grâce. Il lui répéta les mêmes paroles et ajouta: "Le général N. ira faire sa cour demain et épousera après-demain !"

"Il faudrait pouvoir citer en entier le chapitre sur Napoléon et les femmes. Cela est malheureusement impossible. Stendhal dit avec trop de crudité la manière odieuse dont l'Empereur se conduisait avec les malheureuses qu'il avait distinguées et que lui amenait son valet de chambre, Constant. Constant lui amena ainsi "presque toutes les femmes de sa cour."

"L'une d'elles, nouvellement mariée le second jour qu'elle parut aux Tuileries, disait à ses voisines: "Mon Dieu, je ne sais pas ce que l'Empereur me veut, j'ai reçu l'ordre de me trouver à huit heures dans les petits appartements."

"Le lendemain, les dames lui demandèrent si elle avait vu l'Empereur. Elle rougit extrêmement.

"Par cette conduite, dit Stendhal, l'empereur désespéra les femmes de Paris. Les revoilà au bout de trois minutes pour signer ses décrets, souvent même ne pas quitter son épée leur parut atrocé... c'était leur faire mâcher le népris."

"Mais il haïssait les femmes et la haine ne raisonne pas."

"Rien n'était plus insipide et l'on peut dire plus bête que ses questions aux femmes dans les bals que donnait la ville."

"Comment vous appelez-vous ?"

"Que fait votre mari ?"

"Combien avez-vous d'enfants ?"

"Quand il voulait combler la mesure de la distinction, il passait à la troisième question."

"Combien avez-vous de filles ?"

"La jolie duchesse de Bassano donne des bals qui prennent fort bien. Les deux premiers sont forts jolis, le troisième est divin. L'empereur lui dit qu'il ne convient pas qu'un ministre donne des bals en frac, et enfin la fait pleurer."

"Le comte de la Place, chancelier du Sénat fait une scène à sa femme parce qu'elle ne se pare pas assez pour aller chez l'impératrice. Cette pauvre femme achète une robe charmante que malheureusement, elle frappe à la vue de l'empereur, qui vient à elle tout droit, et devant deux cents personnes, lui dit: "Comme vous voilà mise, madame la Place!... Mais vous êtes vieille!"

"Jamais, Sire, répondit-elle; je n'avais connu que des gens de bon ton avant d'être présentée à Votre Majesté Impériale."

"On ne vous a donc jamais dit que vous êtes laide ?" lui demanda brusquement Napoléon.

"Jamais, Sire, répondit-elle; je n'avais connu que des gens de bon ton avant d'être présentée à Votre Majesté Impériale."

"On connaît la verte réplique en pareil cas, d'une dame de l'ancienne cour à ce malotru impérial."

"On ne vous a donc jamais dit que vous êtes laide ?" lui demanda brusquement Napoléon.

"Jamais, Sire, répondit-elle; je n'avais connu que des gens de bon ton avant d'être présentée à Votre Majesté Impériale."

"On connaît la verte réplique en pareil cas, d'une dame de l'ancienne cour à ce malotru impérial."

"On ne vous a donc jamais dit que vous êtes laide ?" lui demanda brusquement Napoléon.

"Jamais, Sire, répondit-elle; je n'avais connu que des gens de bon ton avant d'être présentée à Votre Majesté Impériale."

"On connaît la verte réplique en pareil cas, d'une dame de l'ancienne cour à ce malotru impérial."

"On ne vous a donc jamais dit que vous êtes laide ?" lui demanda brusquement Napoléon.

"Jamais, Sire, répondit-elle; je n'avais connu que des gens de bon ton avant d'être présentée à Votre Majesté Impériale."

"On connaît la verte réplique en pareil cas, d'une dame de l'ancienne cour à ce malotru impérial."

"On ne vous a donc jamais dit que vous êtes laide ?" lui demanda brusquement Napoléon.

"Jamais, Sire, répondit-elle; je n'avais connu que des gens de bon ton avant d'être présentée à Votre Majesté Impériale."

"On connaît la verte réplique en pareil cas, d'une dame de l'ancienne cour à ce malotru impérial."

"On ne vous a donc jamais dit que vous êtes laide ?" lui demanda brusquement Napoléon.

"Jamais, Sire, répondit-elle; je n'avais connu que des gens de bon ton avant d'être présentée à Votre Majesté Impériale."

"On connaît la verte réplique en pareil cas, d'une dame de l'ancienne cour à ce malotru impérial."

"On ne vous a donc jamais dit que vous êtes laide ?" lui demanda brusquement Napoléon.

"Jamais, Sire, répondit-elle; je n'avais connu que des gens de bon ton avant d'être présentée à Votre Majesté Impériale."

"On connaît la verte réplique en pareil cas, d'une dame de l'ancienne cour à ce malotru impérial."

"On ne vous a donc jamais dit que vous êtes laide ?" lui demanda brusquement Napoléon.

"Jamais, Sire, répondit-elle; je n'avais connu que des gens de bon ton avant d'être présentée à Votre Majesté Impériale."

Déjazet épistolière.

M. Victorien Sardou, qui lisait l'autre jour sa nouvelle pièce au Vaudeville, rappelait l'autre semaine, avec beaucoup d'esprit, que, le voulût-il, il lui était interdit de mal parler de la chanson, en souvenir de Déjazet. Et qu'il devait ses premiers succès dans la carrière théâtrale. On sait, en effet, que c'est à l'intervention de la célèbre artiste que le jeune auteur des "Premières armes de Figaro" et de "Monsieur Garat" put enfin se faire représenter sur une scène parisienne.

Déjazet, dont on aurait pu fêter le centenaire cette année, car elle est née en 1797, vient de se révéler comme une épistolière très alerte, très primesautière et curieusement anecdotique, à un bibliographe anglais très érudit et très documenté, M. Alfred Morrison, possesseur de toute une série de lettres inédites de Déjazet, à laquelle le représentant de l'éminent collectionneur M. J. Deprez, a bien voulu permettre de faire quelques emprunts. Ces lettres, écrites de 1837 à 1839, forment partie de la très curieuse correspondance de Déjazet avec le comte de... qui s'occupa beaucoup de musique et fut même assez heureux pour être interprété par la célèbre actrice. La correspondance raconte avec beaucoup de verve et une ingénuité des plus charmantes quelques incidents peu connus de la carrière si romanesque et si mouvementée de Déjazet.

C'est de Caen, où elle était allée jouer son répertoire pendant ses deux mois de congé de l'année 1837, qu'elle adresse cette première lettre au musicien: "D'abord, les maîtres de mon hôtel sont d'une rare politesse: une princesse ne serait ni mieux soignée, ni mieux considérée. Il y a même des moments où tant d'attentions fatiguent. "Il y a foule sur les portes quand je sors; j'ai l'air d'une bête curieuse. Le théâtre est délicieux; il faudrait à Dorneuil une salle comme celle-là; c'est brillant comme un concert; la voix est pure, timbrée et facile; je n'ai jamais chanté si bien et avec aussi peu de peine. Le public est plein de goût; il saisit parfaitement une finesse et applaudit à propos. Au reste, public élégant, théâtre italien tout à fait. "C'est dimanche que le peuple me jugera. En attendant, tu vois par l'article que je t'ai envoyé que ces dames ne sont point effarouchées; elles me l'ont prouvé la seconde fois, car il y en avait beaucoup. Il parait que l'on m'avait annoncé ici comme un épouvantail. Le jour de mon début, le directeur me disait: "En venant louer des loges, on me demande si les dames peuvent y venir... N'est-ce pas pitoyable de se voir traiter ainsi ?" "Il fallait mettre sur l'affiche, lui ai-je dit: "Mlle D... ne se mettra pas en chemise."

Dame Déjazet ne nasait-elle pas pour l'actrice la plus "osuse" de Paris? Elle faisait, d'ailleurs, tout avec tact et elle le faisait, il faut bien le dire, avec un esprit, un entrain de tous les diables. Elle riait avec le public comme avec un ami. Le moyen de se ficher? Voici un lettre des plus caractéristiques, en cela qu'elle offre par elle-même un petit tableau de la vie artistique en province aux beaux jours de Déjazet: "9 heures du soir. "Je rentre de mes répétitions; je suis abîmée, en nage et sans voix. On m'a répété les "Deux Pigeons". Hélas! hélas! comme on t'écouche mon pauvre ami! Quel orchestre! Je suis en fureur. Tes si jolis airs ne sont plus reconnaissables. D'abord, la demoiselle qui chante Thérèse avec moi ne peut venir à bout de sa partie. Ce sera détestable. Les chœurs sont remplis ici par les acteurs, qui, tu le conçois, se donnent peu la peine d'apprendre. Quant à la "Maitresse de langue", celui qui joue le rôle d'Aschard n'a pas de voix; plus, pas d'oreille; plus, pas de mémoire. Je vais être obligée de chanter seule. La pièce passe mardi. Je tremble d'avance. Dieu que cela sera mauvais! Demain dimanche, je joue trois pièces: "Suzanne", pour la dernière fois; "Sous clef" et la "Fille de Dominiq". Il faudrait, en province, toutes pièces comme cette dernière: on n'a besoin de personne. Aussi quel succès! J'ai cru que la salle allait tomber. "Ce fut dans "Sous clef", une des pièces mentionnées dans la lettre qu'on vient de lire, que Déjazet fit un véritable tour de force en captivant seule, pendant une heure, l'attention du public dont elle savait provoquer et maintenir l'enthousiasme avec un art incomparable.

A cette époque, la célèbre actrice faisait partie de la troupe du Palais-Royal dont la direction avait été prise en 1831 par MM. Dorneuil et Poisson. Elle y joua, en 1838, comme nous l'apprend la piquante lettre suivante, la "Comtesse du Tonneau", de Théaulon et Chazot, pour le bénéfice de son fils Eugène, celui-là même qui lui disait un jour: "Ma mère, tu chantes faux avec une justesse exquise. "Hier, chambrière complète; puis une réception du Reine; j'avais bien peur, pendant ce temps, ce gamin d'Eugène savait à peine son rôle le matin, et en dépit de tout ce que je lui avais dit depuis dix-sept jours, il n'était pas venu ré-

péter une seule fois avec moi. Plus, je sais maintenant qu'il ne s'est occupé de son rôle que quatre jours avant son bénéfice, conçoit tu cela? Hé bien, il a été charmant; et, à part un peu d'aisance qui lui manque, je te jure qu'il ne m'a pas trop fait regretter Achard, et cela, indulgence de mère entêtement à part. D'ailleurs, tu me connais, l'amour maternel ne m'a-vaugle pas; ainsi, tu peux me croire, il a été charmant. Tout allait bien, mais il me fallait une peine, et j'ai eu celle de ne pouvoir chanter "Venise", il était trop tard. Nous avons commencé "la Comtesse" à minuit un quart, et c'était entre les deux pièces que je devais chanter; il me fallait changer de costume, pour chanter d'abord, et puis pour jouer ensuite. "Venise" était une romance du comte de... Plusieurs de ses pièces, d'ailleurs, comme on vient de le voir, furent interprétées par Déjazet, qui lui demanda encore dans la lettre qui suit d'embellir "de son joli talent" certaines paroles qu'elle lui envoyait. A cette époque la grande actrice était menacée d'une maladie, qui faillit briser à jamais sa carrière triomphale: Samedi, 11 octobre. "Avant-hier je me suis trouvée si malade qu'il m'a fallu renoncer à tout, même à mon devoir, car il m'a été impossible d'aller pour la reprise de la "Maitresse de langue". A dix heures du soir j'étais chez moi Coupart, deux médecins et un commissaire de police! On craignait une fièvre cérébrale; heureusement j'en suis quitte pour la peur, et le spectacle a été sans moi, à la grande surprise du commissaire qui ne cessait de me dire: "On va tout casser! L'annonce d'une indisposition sérieuse les a calmés; on leur avait offert de lire moi-même, mais ils ont mieux aimé une autre pièce. "Je t'envoie des paroles, que je te prie d'embellir de ton joli talent, et cela tout de suite. C'est une espèce de trio dans le genre du "Pré aux Clercs"; il le faudrait à effet, parce qu'il reviendra deux ou trois fois dans la pièce; elle doit même se terminer par là. Tâche, après l'air, d'y joindre une jolie ritournelle sur laquelle se forme un tableau: les trois sœurs se retrouvent, et l'une d'elles, mariée à un grand seigneur qui est présent à cette scène, ignore la parenté; elle se sépare donc de ses deux sœurs après le petit trio qu'elles sont venues chanter sur le devant du théâtre, et le tableau d'adieu se fait sur la suite de ce même trio, que l'orchestre doit jouer en sourdine. Aussi les secondes paroles que je t'envoie ne s'appliquent pas à celles qui serviront. Celles du premier acte sont bonnes, tâche donc que le même air puisse s'adapter aux autres, dont je viens de t'expliquer le sens. Ton intelligence fera le reste, et je t'avoue que j'ai grand besoin de me reposer sur elle; car la mienne aujourd'hui est fort fatiguée. "Presse-toi, c'est pour ma pièce de rentrée, qui n'est pas fort bonne, mais qui cependant a de jolies situations - elle est de Varner. "Varner était non seulement librettiste, dramaturge et acteur, mais remplissait au Palais-Royal les fonctions de régisseur général. On raconte qu'il avait dû à sa taille de géant et à ses formes athlétiques d'être choisi par Dumars pour jouer le rôle de Porthos dans les "Trois Mousquetaires". Cette lettre de Déjazet indiquant les thèmes à écrire à son compositeur n'est-elle pas des plus piquantes? C'est la collaboration de l'actrice et du musicien avant la lettre. On nous dit qu'il existe dans ce genre des lettres des plus curieuses de Mlle Yvette Guilbert. Elles aident nos petits-neveux à faire l'histoire de la chanson à notre époque.

LA CLOCHE QUI PARLAIT AUX SOLDATS

CONTE DE NOEL.

La saison et le lieu étaient également farouches, - le cœur même du Phivier, une soude et mystérieuse forêt de cette Russie encore inconnue à l'Europe, la vieille Russie par delà la Volga. Dans ce décor sauvage, une scène abstraite et sans date: des hommes émuiffés encapuchonnés, lourds et velus comme des bêtes, alliant sous les blanches ramures éclatantes, végétations du ciel qui tendaient par-dessus de glace et de soleil. Le chef, à deux pas devant les autres, cherchait des yeux l'horizon, et rien qu'en marchant montrait la route; les autres, en tas, chantaient siffaient, des bâtons à la main, sur l'épaule de longs objets pointus, sans doute leurs arcs; quatre porteurs s'appliquaient aux brancards d'une civière; là-dessus des choses vagues sur lesquelles il avait neige, ustensiles de métal qui s'éteignaient, défilant massive et velue; et derrière, les chiens menés, passifs, suivant ces chasseurs, attendant leurs restes. Des hommes d'avant l'histoire peut-être? Les fils de Caïn fuyant jusqu'au pôle le crime de leur père? Non, mais des soldats d'aujourd'hui, un détachement de ces éclaireurs qu'on exerce à la marche, au patinage, à la chasse, au bivouac, et qui vont traquant l'ours dans les forêts d'Eu-

rope, le tigre sur les frontières de Chine, et la panthère au Turkestan. Ceux-là, munis de thé, de sel et de biscuit, riches d'une marmite et d'un réchaud, vivaient depuis huit jours dans la forêt; ils portaient en sautoir non par des arcs, mais de longues raquettes fines qu'ils chaussaient par instants, en terrain favorable, pour filer sur la neige vierge; ils portaient sur la civière une course pesante tuée tout à l'heure, chemin faisant. Mais l'ours vivait, caché sous sa mère morte, fouillait et gémissait; il cherchait les mamelles et les serrait dans sa gueule rose, étonné de les trouver froides; soulevait ses pattes inertes, armées tantôt pour son salut, il les agitait à son tour, il leur rendait un peu de cette vie indivisible que la nourriture au nourrisson. Il faut le poser à terre, dit le plus petit des porteurs, en changeant d'épaule sa bricole. "Personne ne protesta, chacun ayant sa part de bagage et de fatigue. Abandonné, l'animal suivit d'abord, en gémissant tous jours; les chiens curieux se retournaient vers lui, une patte levée, en dressant les oreilles; puis il fit une halte, courut de nouveau et s'arrêta enfin, petite boue noire qui s'élevait dans le prompt déclin du jour septentrional. "Si longtemps qu'on eût marché sur cette neige douteuse et noirissante, l'officier poursuivait encore; la boulesole à la main, il naviguait au nord du monde, soucieux d'atterrir quelque part en ce dernier jour d'avant Noël. La nuit close l'arrêta à la fin en plein hallier, on dressa la tente à la manière kirguise, on la capitonna chaudement avec de la neige et l'on s'endormit, la tête sous la toile et les pieds au feu. Celui qui veillait les autres, vers minuit, frissonnait aux bruits des ténébères et de la solitude; les sapins, craquant dans leurs mâtures, entre-choquaient leurs verges blanches; des souffles passaient obscurément; puis une aile invisible heurta une branche et fit pleuvoir à terre une poudre de diamant. Chassant ces visions, cherchant en soi des reconforts, le soldat se soulevait de son lit; il se revoyait tout petit, portant à la main une lanterne de papier en forme d'étoile, et de chaumière en chaumière, bon dissant sur la neige haute: "Christ est né! - annonçait-il. - Christ au haut des cieux! Christ par toute la terre-erre! "La voix lui manquait pour aller jusqu'au bout du verset, mais les gens lui donnaient des kopéks et, courant davantage, il chantait toujours: "Ainsi songeait-il, sentant son enfance toute proche et ses parents bien loin. Levant les yeux avec un soupir, il regarda les étoiles s'élever vers les branches roses des restes du braisier et s'étendit dans le ciel noir. Aucune étoile là-haut; celle qui avait dirigé les nuages ne revenait pas hure sur ces soldats en quête de leur Dieu. Mais tout à coup, une cloche lointaine et sur naturelle vint mêler son rythme à la confusion rme r des choses: d'un timbre atténué, caressant, elle chanta, comme les anges avaient chifflé, le même chant de paix et de bonne volonté. "Ecoute! Ecoute! C'est une musique! disait-il en secouant celui qui devait veiller à sa place; mais l'autre, encore ensommeillé, ne percevait que le piteusement des larmes et l'égouttement du givre fondant à la chaleur du braisier. Demeuré seul à son tour, déjà l'heure approchait pour lui de se rendormir, quand cette voix de l'église ou du monastère s'éleva, balbutia, et pour lui seul qui s'émouvait sous les matines au fond de la nuit. "C'était ici! racontèrent-ils le lendemain; ou plutôt non, c'était là... "Ils montraient l'est et l'ouest, la fatale et l'yllis. "On peut être là haut ?" répondit l'officier incrédule; et, tenant que cette cloche de paradis n'avait pas sonné ailleurs que dans le rêve de ces monjiks, il allait faire tirer des salves et prendre pour carillon une pétarade de coups de fusil, quand de nouveau la cloche miraculeuse retentit du côté du nord, sa musique rompit dans la paix morte du désert, sa fête allée s'en vola dans le ciel immense de la forêt. D'une voix claire, changeante et répétée, ou plutôt avec un millier de voix qui jasaient ensemble, et racontaient les choses d'autrefois, elle sonnait l'assise offert, la vie reconquis, les hommes retrouvés... "Ecoutez-la! écoutez-la! Elle parle! disaient entre eux les soldats. "La saluant de loin avec des signes de croix, ils marchèrent allègrement vers elle; les chiens, en aboyant, qu'étaient dans la neige. Tout à coup ils s'élançaient, devenant l'espoir et la liberté. La cloche se tut à l'instant même, comme ayant fini d'appeler; on atteignait la lièzière des bois. "Le soleil tardif, hivernal à peine émergent au-dessus des arbres, éclairait partout un valet de mer, de feuillages de givre et de vapeurs, et dans un golfe étroit, le havre où la troupe arrivait. Autour d'une église couron-

née par cinq coupoles vertes, étaient d'antiques maisons aux étroites fenêtres, un clocher isolé dont le dôme d'or étincelait. Une enceinte crénelée, faite d'un parapet de terre entre deux bûches de bois, descendait vers le ruisseau gelé et circonscrivait ce paysage, plein de douceur et de religion. "Deux robustes frères portiers, effrayés à la vue des fusils, fermèrent précipitamment les battants de la grille qui grinçèrent en refoulant la neige de la nuit. "Attendez, bons soudards! criaient-ils en ôtant leurs boulets, par peur ou par politesse. Nous vous apportons tout à l'heure la bénédiction de l'abbé. Ils s'enfuirent dans cette cour fermée et morte, toute pleine d'une odeur d'autrefois. Quelques Noëls envolés au son des cloches, quelques hivers bientôt chassés par les printemps, quelques générations éteintes, vite remplacées et d'âge en âge repris par cette vie monale, toujours pareille et que la mort même n'altérait pas: à travers ces obstacles minces, on se sentait à la fois au passé. "Au nom du Père et du Fils, dit d'une voix profonde le frère procureur, en tournant la clef, soyez les bienvenus. "La pieuse douceur de l'atmosphère, l'odeur de la cire, l'encens évaporé dans l'air surpris les images d'abord les frères entrées, plus l'abbé, grave et patricien. "Merci aussi à votre cloche, ajouta l'officier; c'est elle qui nous a appelés vers vous. "Oui, oui, elle aime les soldats; nous mêmes, autrefois, avons été quelque peu soldats; en cherchant bien dans nos raserres, vous trouveriez encore des mousquets; et quant à la cloche, c'est une brave servante de l'Empereur, un vétéran des vieilles guerres... "Au temps jadis, - l'année même où notre communauté se formait, - elle fut coulée d'un singulier métal! Des marins de Novgorod avait amené à la côte une épave qui portait un canon; avec ce canon du naufrage, on fonda ce cloche qu'on apporte toute neuve à notre monastère tout neuf. "Cent ans elle appela au temple de Dieu les pélerins, les voyageurs, les vagabonds, les exilés, les affligés. Nos frères l'avaient logée dans ce clocher où vous la voyez; et, ne la sonnait plus qu'aux grands jours, ils se servaient d'une cloche plus petite pour les exercices habituels. "Vinrent les années de Pierre; un courrier parut ici, apportant de graves nouvelles, la bataille de Narva perdue par les nôtres. L'empereur obligé d'accroître l'armée, l'ordre partait donné de livrer aux commissaires les canons existant sur les remparts des villes, de fonder les cloches inutilisées ou impériales pour être fondues en coulevrines, bombardes et fauconnaux. "Le hasard des batailles nous imposant un sacrifice, il fallait d'abord que le sacrifice fût digne de l'Empereur. Nos frères n'hésitèrent pas. "Fondons la vieille de Novgorod, Jeanne la Vaillante, dirent-ils en conseil; elle a déjà été canon, elle connaît bien le goût de la poudre! "On la descendit, avec un cantique, du haut du clocher; elle en clochant au but des cordages et sonnant à petits coups, comme pour un glas, vint se reposer à terre; on édit un vieux boyard qui regretta sa demeure et s'ébranla lourdement pour la guerre à l'appel du tsar. Nous avons alors au monastère, peut-être l'avons-nous encore, un creuset de fondeur; nos frères firent donc eux-mêmes la besogne. "Ah, capitaine! la belle pièce qui sortit du moule! Et juste du calibre impérial; ils l'avaient bien calculée. Elle portait sur le corps l'écusson de Moscou, un verset de l'Ecriture, le nom de la communauté, tous signes propres à la faire reconnaître pour nôtre; pour tout nos frères ne s'accoutumèrent pas de l'abandonner au hasard des temps; il lui donnèrent pour servans deux novices qui en avaient vu de toutes sortes dans leur âge et qui n'étaient pas novices au fait de se battre. Le frère procureur, en signant leur feuille de route, inscrivit sur cette feuille que le canon était nôtre, et que nous le prêtions seulement à l'Empereur; le frère imagier leur peignit une image de Sainte Barbe, pour être cloquée sur l'affût; eux, promirent de n'abandonner jamais la Vaillante, de la ramener un jour au monastère, si telles étaient la grâce de Dieu et la volonté du tsar. Et voilà! Ils partèrent un matin, bénis par leur abbé. "Des années avaient passé; on se souvenait encore de Sœur Jeanne, mais on n'espérait plus la revoir, quand arriva le jour choisis par Pierre pour la bataille de Poltava. Nos servans acccompagnaient toujours notre cloche, je veux dire notre canon, elle, la Vaillante; ils la rangèrent à sa place de bataille, dans ces champs de l'Ukraine. Devant eux, un bois où s'ouvrait une brèche et dans

cette brèche, des fortifications de terre comme on en construisait pour se battre, vous voyez ces choses-là mieux qu'un cadroit, et furent bien inspirés car c'est de ce côté que les ennemis se montrèrent d'abord. Déjà deux de nos régiments avaient été, la Vaillante était au plus épais de la bataille et du danger quand le tsar se lança lui-même pour arrêter l'assaut des Suédois. C'est alors que notre cloche, en redoublant sa mitraille, coup comme d'un coup de serpe l'haupet du drapeau ennemi; nos frères se jetèrent à la recousse mais sans réussir à s'emparer de l'étoffe, tant les Suédois s'entraînaient jaloux; ceux-là aussi se battaient bien, autrement comment auraient-ils défait les nôtres à la journée de Narva? Nos frères ne rapportèrent donc à la Vaillante que le panache de ce drapeau ennemi; ils le lui attachèrent au cou. C'était de son travail à elle! "Voilà comment notre canon sonnait la gloire de Dieu sur le champ de bataille; mais quant tout fut achevé, nos frères canonniers n'oublièrent pas non plus leurs devoirs de religieux. L'année entière, chantant victoire, ils faisaient des prières et des musiques. L'empereur radieux passait à cheval devant son artillerie, et tous ces artificiers noirs de poudre l'acclamèrent. Les nôtres se hâtaient bien jusqu'à se mettre à genoux sur son chemin; mais au moment de lui présenter la requête, la tête leur manqua; c'était Pierre, Alexandre, rendez-vous notre cloche! s'écrièrent ces braves, sans seulement lui donner son titre de Majesté. "D'abord, soldats! dit le tsar Pierre; et lisant sur leur feuille de route ce que le procureur avait écrit: "Votre archimandrite est si avare que de réclamer à son Empereur ce morceau de métal. "Un répondit: "Il l'a prêtée au temps de vos revers, Votre Majesté Impériale il le redemande au jour de votre gloire. - Et l'autre: "En temps de guerre, la Vaillante sonnait l'alarme; mais en temps de paix elle sonnait la prière et le pardon tout neuf. "Que se passait-il alors dans l'âme de Pierre? Il s'éloigna emportant leur feuille et jamais plus les nôtres n'ont revu son visage. Mais le lendemain, les mercis, grâces, garanties par brevet comme de bons canonniers, on les renvoya au monastère et avec eux le canon, et la cloche une banderole portant en lettres d'argent ces paroles de l'Empereur: "Sonne, Jeanne la Vaillante, comme la victoire de Poltava. "Cependant les frères, à la fin close, étaient leurs hôtes dans le réfectoire; le pain blanc, les œufs, la crème aigre, les champignons salés, les poissons pochés justement, sous la glaise l'hydromel et les liqueurs abondaient sur les tables, et c'était un repas de Noël, cordial et joyeux comme un festin pascal. Les vases de mica, ferrant les festons ogivaux, luisaient au ciel; les parilles à de grands vases débouaillés, regardaient doucement la solitude; au dedans, la flamme dansante des cierges éclairait les voûtes peintes et dans ce paradis tout proche éveillait le Panthéon des saints; on voyait des mains allongées bénir et rayonner des nuées d'or. "Pais, la nuit formée, la messe chantée, les soldats près de partir vinrent en cors s'aider la Vaillante. Ils admirèrent l'inscription impériale, les restes du drapeau suédois, et sur sa robe de bronze, le signe nouveau qu'elle portait maintenant; le fondeur l'avait marquée de cette fois au blason de Suédois, qui est d'un canon sur lequel un oiseau se déploie. Cet oiseau, choisi comme de raison en forme de colombe, représentait ici le Saint-Esprit; elle, pourtant, toujours militaire, représentait d'un ourinnaire à la voix des nouveaux venus; ils ne pouvaient toucher du doigt son métal martelé par les éclats de la poudre sans qu'il s'émit encore et, simulat d'abord l'écho lointain du canon, rentra à la fin aux oreilles un murmure de prière et de bénédiction. "Les uns, pour faire à cette Vaillante un cadeau digne d'elle, voulaient qu'on la dorât tout entière; d'autres, plus mesurés, priaient de lui acheter un bataillon d'argent, ou simplement une corde de soie jaune et noire, aux couleurs de Saint-Georges. Mais comme ils étaient pauvres et ne possédaient rien que leur bon cœur, ils se souvenant à temps qu'il ne faut pas donner ce qu'on n'a pas, ni, suivant le proverbe, vendre la peau d'un ours qui court encore; leur offrande ne fut donc que la dépouille de cette ours qu'ils portaient depuis la veille sur leurs brancards. Puis, chaussant leurs longues raquettes, sautant sur la neige comme une bande de moineaux francs, ils s'attachèrent à la cloche redevenue traîneau et s'en allèrent ravis de leur cadeau; la fourrure était épaisse et de grande dimension, on en pourra couvrir Jeanne tout entière, et la dessous la vieille Sœur ne souffrira pas du froid.